

## LA PENSÉE ENGAGÉE

*Denis de ROUGEMONT* « Un livre que tous les amis d'*Esprit* doivent lire », annonçait l'éditeur dans notre cahier de publicité. Il y a assez de parentés entre ce livre et nous pour que nous ayons laissé jeter ce pont sur les abîmes qui séparent ce cahier de la revue. A quoi bon les rappeler ici, et dire aussi tout le mérite de ce style aisé et bref qui ramène l'attention sur la fibre de l'idée et ses centres nerveux, où parfois les chemins se nouent sur un paradoxe.

### Politique de la personne <sup>1</sup>.

On reconnaîtra une inspiration voisine de la nôtre dans tout ce qui est dit du primat de la personne, de son lien à la communauté, des illusions de « la tactique » et du « faire » politique, de la distinction entre le spirituel chrétien et le « spirituel » bourgeois ; on retrouvera une sonorité familière dans de nombreuses notations : « Avantage du personnalisme : il existe déjà chaque fois qu'un homme devient personnel ». Et c'est sans doute plus qu'il n'en faut pour rapprocher des hommes devant les devoirs de l'époque.

Mais il faut aller plus loin. L'auteur le veut. Il ne localise pas sur l'époque, mais dans l'éternel, sa pensée et son acte de foi. Ses affirmations essentielles sont des affirmations chrétiennes. Ici encore, apparaîtra une similitude de perspectives. Avec quel sentiment de libération entendons-nous rappeler que le christianisme n'est pas un compromis, mais une situation tendue entre deux infinis de renoncement et de joie, un paradoxe, une crucifixion. On sait comment les chrétiens se sont arrangés avec cette situation inconfortable. Comme les autres. Ils se sont fait un optimisme de la vertu, gage de bonheur futur et de prospérité terrestre, ils ont recommencé l'hérésie juive avec de plus puissants moyens. Pourquoi s'arrê-

1. Édition JE SERS.

ter en route ? De l'optimisme au réformisme, de là au conformisme bourgeois et enfin au conformisme généralisé de l'organisation rationnelle des besoins humains, rien qu'humains, la voie est libre : les plus acharnés contre l'humanisme communiste sont ceux qui lui ont ouvert des complicités au sein même de leur christianisme. Et les chrétiens qui croient remplir leur mission en opposant un « humanisme » de gauche (c'est-à-dire généralisé) à l'« humanisme » de droite (oligarchique), c'est-à-dire, au sens où nous prenons ici les mots, une médiocrité de gauche à une médiocrité de droite, continuent de jouer dans le jeu. Idolâtres.

On comprend que le chrétien qui tâche à être authentique se reconnaisse aussi malaisément dans le pessimisme, le dolorisme, le masochisme qu'on lui attribue volontiers, que dans l'optimisme vulgaire des bien-pensants. Il mène à la fois la voie de la Joie et la voie de la Mort, l'une par l'autre, l'une présente à l'autre, l'une inséparable de l'autre. Il ne travaille pas pour le succès, il travaille même avec un certain jeune sourire sceptique sur ses chances de succès, sceptique mais jeune, à cause de tout l'amour qu'il recueille en route (Rougemont parle d'un certain humour du chrétien à l'égard de l'œuvre temporelle, je préférerais un autre mot, mais j' imagine qu'un protestant doit le prononcer avec tant de joie. Il parle encore d'un « activisme sans illusions », d'un « pessimisme actif »).

Où sans doute certains chrétiens, notamment catholiques, résisteront, alors même qu'ils estiment cette perspective centrale, c'est sur la direction assez rigidement calviniste où l'auteur appuie, malgré le nuancement de sa pensée en plusieurs endroits. Kierkegaard et Barth ont passé par là. Dans le complexe mystérieux de grandeur et de misère qui est le nœud du monde et de l'homme, Rougemont, comme Pascal, plus que lui, par une réaction d'ailleurs compréhensible, subit la tentation de n'éclairer que les abîmes de l'anéantissement. Et cela le fait juger bien vite et sommairement tout effort pour retrouver en l'homme les appels, les préparations, les richesses qu'une générosité (on peut la penser surnaturelle) disperse parmi les hommes hors même de la foi consciente, à plus forte raison de la foi tragique.

Nous disons aussi anathème à « l'ordre social chrétien » s'il est à son tour l'attente d'une *réussite*, d'une facilité, d'un mécanisme à construire, fondée « sur une éthique de puissance et de service ; ou sur une éthique de bonheur ; ou sur un

idéal humanitaire ; ou sur un idéal de sécurité, ou sur des intérêts plus basement optimistes encore. » (p. 114) : en un mot une projection utopique et naturaliste comme les autres, une reposante « synthèse » de l'irrésoluble contradiction. Effectivement beaucoup de chrétiens se laissent aller à cette « imposture » (p. 116) <sup>1</sup>. Mais nous craignons aussi un pessimisme trop tendu et inhumain. Entre le jansénisme et le molinisme, il semble que le mystérieux et difficile déséquilibre de l'homme ait de plus complexes résolutions, dont un Jean de la Croix et un François d'Assise marqueraient assez bien les limites extrêmes. Rougemont, n'oublions pas la tendresse.

Emmanuel MOUNIER.

1. Et c'est une facilité que de réduire à cette importance toute recherche vers un « ordre social chrétien ». On le sait à l'avance précaire et vaincu, mais la nature aussi doit témoigner et resplendir. A pousser les choses, on en arriverait sans doute à des théologies différentes du péché originel, la théologie calviniste de l'homme radicalement *vicié*, la théologie catholique de la nature *blessée*, non corrompue. Rougemont, en tous cas, semble avoir perdu le contrôle de sa dialectique, quand il fait du « système romain » un cadre pour préserver l'homme « même si la foi disparaît » (p. 93) et de Mussolini l'exécuteur des vieux rêves de la pensée thomiste (p. 150). Le monde catholique (et ecclésiastique) a pu pécher et abondamment dans ce sens, comme le monde protestant du côté de l'optimisme naturaliste, des comforts terrestres, et des servitudes nationalistes : mais ne confondons pas une Personne avec ses grimaces.